

« Je n'ai jamais eu d'adversaire idéologique ni d'ennemi de classe »

Après 14 ans au Crisp, Vincent de Coorebyter est devenu professeur à l'ULB, où il a plaisir à être dans le temps long et la transmission.

Tous ceux qui s'intéressent à la chose publique connaissent les incomparables analyses socio-politiques de Vincent de Coorebyter - publiées notamment dans *Le Soir*, les derniers mercredis du mois. Il revient ici sur son parcours, qui l'a conduit à devenir l'un des intellectuels belges les plus respectés.

Qu'est-ce qui vous a décidé à faire la philo à l'ULB ?

A la fin de mes études à l'athénée, il y avait une évidence : devenir enseignant dans le secondaire. Plutôt professeur de français, parce que j'étais un grand lecteur. J'ai commencé à avoir des doutes à la fin de ma rhéto, en n'étant pas sûr qu'enseigner le français était très utile, au-delà du plaisir de la transmission d'un certain amour de la littérature. J'ai fini par basculer vers la philosophie dans l'idée d'enseigner la morale, alors que j'avais suivi des cours de religion catholique à l'école. Toujours dans cette perspective d'utilité. Il m'a paru évident qu'il fallait être enseignant pour contribuer à ce que le monde tourne mieux. Après coup, cela paraît d'une naïveté et d'une arrogance formidable. J'avais une confiance absolue dans les pouvoirs de la rationalité. Si mes lectures étaient parvenues à me faire changer d'avis sur un certain nombre de questions, il devait y avoir moyen, par l'enseignement, d'y amener d'autres.

Il a toujours été évident que vous fassiez des études supérieures ?

Oui, parce que j'étais un bon élève dans mes disciplines préférées. Mes parents n'avaient pas fait l'université, mais étaient tous les deux diplômés de l'enseignement supérieur. J'ai créé un émoi considérable dans ma famille paternelle, petite aristocratie francophone gantoise, catholique, quand j'ai annoncé que j'allais étudier à l'ULB. Une tante s'est écriée : « Mais tu vas aller chez les communistes ! » Je ne voyais pas du tout le rapport, et aujourd'hui encore je crois que c'était un fantasme. (rires) Après coup, je me rends compte que ce dont je me préoccupais était assez modeste au regard des sujets actuels de préoccupation des jeunes. Adolescent au milieu des années 70, un problème apparaît bien, mais il est un peu abstrait : l'Europe est coupée en deux et il y a un glaucis totalitaire à l'est. Et on est conscient qu'il y a un énorme problème de sous-développement dans le

tiers-monde. Pour le bourgeois que j'étais, ça s'arrêtait là. On était encore dans une période de grand optimisme. Le modèle économique commençait à craquer, mais les effets ne s'en faisaient pas encore sentir, surtout pas dans mon milieu. On était pratiquement encore au plein-emploi et dans une euphorie de consommation et de découverte de nouveaux loisirs, avec des nouveaux objets qui ouvraient au monde : le pick-up, la radio portative, les premières radiocassettes... On avait le sentiment d'être sur un « trend » positif, comme diraient les économistes. Alors qu'actuellement, il y a une accumulation de défis nouveaux : les dérégulations et les inégalités du capitalisme mondialisé, la menace climatique et toutes les autres menaces environnementales et sanitaires, les défis posés par les flux migratoires, la question posée par le terrorisme et un cer-

tain islam politique et, pour moi, des interrogations sur les effets civilisationnels de l'ère internet, dont je crains fort que la balance globale, au-delà des avantages pratiques, soit davantage négative que positive (lire ci-contre). Mais c'est peut-être parce que je suis plus âgé que je suis devenu pessimiste, alors que j'étais un optimiste invétéré étant jeune.

L'université a correspondu à vos attentes ?

Globalement, oui. J'avais délibérément choisi la filière « morale » à l'intérieur de la philosophie, parce que c'était le cursus qui permettait de prendre le plus de cours à option dans une série d'autres disciplines. J'ai suivi des cours d'économie, d'anthropologie, de psychologie, de littérature, en plus de la philo. Au passage, je n'ai suivi aucun cours de sciences politiques ni de droit... Après coup, dirigeant le Crisp (le Centre de recherche et d'information socio-politiques, NDLR), il m'est arrivé de penser que ça m'aurait facilité l'apprentissage du métier. Je n'avais absolument pas prévu ça. S'il y a bien quelque chose qui n'était pas dans mon horizon, c'est la politique. Adolescent, je ne savais même pas que ce métier existait ! Je ne me voyais pas non plus devenir professeur d'université. Pour moi, c'était réservé à une élite inaccessible. Mais je m'attendais à une série d'éblouissements et de fait, j'ai eu quelques professeurs très impressionnants, à commencer par Pierre Ver-

straeten. Deux autres chocs me paraissent significatifs. D'une part, l'importance d'une certaine rigueur dans le raisonnement. Je me rappelle avoir passé une soirée entière sur une phrase d'un texte d'Einstein et consorts sur un

paradoxe quantique. Je sentais que tout le texte était clair sauf cette phrase et que sans elle rien ne fonctionnait. Cela ne va pas de soi de passer une soirée sur une phrase. Mais c'était formidablement formateur et c'était un vaccin contre tout usage un peu trop facile d'une aisance langagière. D'autre part, à travers le jeu de mes cours à option, il s'est trouvé que j'ai eu trois professeurs marvisants : Jacques Bude, Jacques Nagels et Robert Devleeshouwer (lire ci-contre). Ça a été la découverte de la vraie réalité humaine.

Vous aviez une conscience politique ?

Aucune à proprement parler. Je ne crois pas avoir manifesté une seule fois. J'étais méfiant à l'idée de participer à un combat damné par un mot d'ordre. J'étais très sensible à certains combats, mais il me semblait douteux qu'il existe une vérité en blanc et une erreur en noir. Je n'ai jamais eu d'adversaire idéologique ni d'ennemi de classe. Parce que je n'étais pas dans des conditions favorables pour en avoir. Mon père était issu d'une famille de toute petite aristocratie francophone en déclin installée dans la région de Gand. Je n'avais aucun contact avec la réalité économique, parce que, cadre

commercial, il était souvent à l'étranger et n'était pas confronté à des questions sociales. Il maniait des papiers. C'était totalement dépolitisé. Ma mère aurait voulu faire des études de pharmacie, mais sa famille, originaire de Presgaux près de Couvin, était pauvre et elle est devenue accoucheuse. Aucune occasion donc pour moi de jeter un regard supérieur et d'être confronté à la résistance de ceux qui n'acceptent pas cette supériorité. Mais aucune forme non plus de détresse économique. Aussi, en Flandre, mon frère et moi étions considérés comme des Wallons. Et en Wallonie, nous étions considérés comme des Flamands. Cette équidistance m'a été utile pour tenir le rôle aussi objectif que possible qu'est celui du Crisp quand il a fallu décoder le problème linguistique, parce que la domination francophone en Flandre, j'avais vu ce que c'était, sans agressivité

té, mais avec le fossé de classe que ça supposait.

Vous rentrez à l'université dans le but de devenir prof et vous le devenez finalement beaucoup plus tard. Votre vocation s'est émue ?

Une césure m'attendait : le service civil, car il était évident que je n'allais pas

faire l'armée. Je voulais le faire au Crisp. J'avais vu Xavier Mabille officier lors d'une soirée électorale à la télévision. J'avais compris que cette institution essayait de décortiquer la vie politique et la société belges. Et tant qu'à faire de devoir passer 20 mois avec un salaire de misère, autant m'immerger intellectuellement et ne pas m'ennuyer. C'est après coup qu'on m'a dit : « Tu sais, tu devais être à peu près le seul objecteur de conscience à travailler tous les jours à temps plein ! » (rires) J'ai trouvé ça passionnant.

Au terme de ce service civil, on vous propose de rester au Crisp ?

Non, je l'ai quitté à la fin de mon service, comme prévu. J'ai alors entamé une thèse de doctorat sur Sartre. Je me suis acharné pendant dix ans à en venir à bout. En version éditée, c'est 1.100 pages en petits caractères. Elle était harassante pour mes lecteurs ! Après coup, je suis gêné de leur avoir imposé ça. Mais pour moi, il était évident qu'il fallait épuiser mon sujet. Je m'y suis impliqué avec passion. En même temps, je devais gagner ma vie, j'ai

donc travaillé comme chercheur indépendant. J'ai fait de la sociologie sauvage, de la science politique empirique.

C'était moins motivant intellectuellement, mais ça me donnait l'impression que j'avais affaire à la vraie réalité. Parce que si je prenais les textes de Sartre au sérieux, j'ai gardé conscience que ce n'était jamais que du papier, des discours. A défaut de pouvoir m'engager personnellement dans un combat, j'ai gardé un certain souci d'avoir une activité intellectuelle qui, elle, brasse quelque peu la réalité.

Comment revenez-vous au Crisp ?

J'avais gardé des contacts avec Xavier Mabille, et il y a eu une coïncidence de date entre sa retraite et la fin de ma thèse. Il m'a demandé de lui succéder. J'ai posé deux conditions, qu'il a acceptées : ne pas avoir un temps plein, pour garder du temps afin de travailler sur Sartre, et ne pas faire de soirée électorale sur la RTBF. Je pensais en être incapable. J'ai été rattrapé par la suite. En 2000, moins de deux ans après mon entrée, j'ai commencé à en fuir. Mon goût pour l'arithmétique m'a servi pour sentir le défilé des chiffres. Et j'y prenais un réel plaisir.

Vous découvrez alors les hommes politiques et la presse. Comment ça se passe ?

Je n'ai rien de particulier à dire sur les responsables politiques, je ne les connais pas plus que quelqu'un qui

suit l'actualité. J'ai maintenu avec eux la discipline ascétique du Crisp, qui consiste à ne pas les fréquenter pour ne pas se laisser influencer. Quant aux médias, bon an mal an, je considère qu'ils font mieux leur travail qu'une certaine intelligentsia le dit, et infiniment moins bien qu'il le faudrait. Je ne crois pas que ce soit d'abord un problème de journalistes ou de médias, mais de tout un système qui garantit de moins en moins leur indépendance intellectuelle et idéologique, parce que les conditions économiques de cette indépendance sont de plus en plus difficiles à réunir. Sur ce point, internet constitue une chance en permettant de dépasser certaines contraintes.

Pourquoi êtes-vous finalement revenu à l'université ?

A ce moment-là, j'avais près de 15 ans de Crisp derrière moi. J'ai coutume de dire que c'est un travail passionnant mais, idéalement, pour un célibataire sans enfants. C'était devenu très lourd à porter, et frustrant, parce que je n'avais pas le temps de faire un travail de plus longue haleine, plus approfondi. A l'université, je prends plaisir à être dans un temps long, autour d'œuvres que j'estime majeures et que je peux essayer de transmettre. ■

Propos recueillis par
WILLIAM BOURTON
ET CORENTIN DI PRIMA

ter de manière exacte. »

internet « Un formidable réservoir de ressources, mais un bon pédagogue ? »

L'univers numérique vous inquiète, dites-vous. Pourquoi ?

Jeune, j'ai eu la chance de ne pas avoir de télévision, et de connaître la radio comme média porteur de culture, sans publicités. L'enseignement, lui, restait axé sur un principe de transmission des savoirs jugés essentiels. Il y avait une hiérarchie des œuvres. La qualité du propos ou de l'œuvre justifiait un temps, une patience prodigieuse à la transmettre, la décortiquer et s'en nourrir. La zuppette et le smartphone n'existaient pas. J'ai une inquiétude devant le rapport à la réalité, mais aussi à la culture et aux médias, qui se développe chez les jeunes de l'époque numérique où tout favorise l'instantané, le contact fugitif. Si l'on n'y prend pas garde, au lieu d'apprendre, on consomme des notices Wikipédia. L'école devrait jouer un rôle de contre-poids.

Internet change le rapport à la mémoire, à la transmission du savoir ?

La culture ne porte ses effets que quand on la reçoit et la digère dans de bonnes conditions, avec le temps que cela demande et avec un certain nombre de cadres et de capacités de prolongement qui, eux-mêmes, s'ap-

prennent patiemment, par une certaine discipline. Quand il est mal employé, le média informatique est un des tueurs de ce mode d'acclimatation à la culture. Internet est un formidable réservoir de ressources, mais est-ce un bon pédagogue ? Les effets sur les capacités d'assimilation profonde m'inquiètent, même si la soif de savoir des étudiants me rassure.

En voyez-vous les conséquences à

l'université ?

Chez certains étudiants, il y a un problème de maîtrise des fondamentaux de la langue. A l'écrit, cela fait longtemps que l'on s'en rendait compte, mais cela commence à se manifester à l'oral aussi, comme un décalage entre la compréhension et l'expression. Je crois que c'est la résultante d'un certain nombre de mutations dans les méthodes et les objectifs pédagogiques, et aussi de mutations plus globales dans la société. Hannah Arendt disait : « L'école est forcément conservatrice puisque c'est une institution vouée à la transmission. » Ce n'est plus

le cas aujourd'hui.

Quel est son rôle alors ?

On ne le dit pas ouvertement, mais elle est d'abord une préparation à l'entrée dans la vie professionnelle. Et donc, ce qui était considéré comme des impératifs apparaît aujourd'hui au mieux comme du luxe, au pire comme un obstacle. Je me rappelle l'ébahissement d'une amie professeuse de français quand une inspectrice lui a reproché de faire lire du Maupassant à ses élèves du secondaire parce que, dans ses textes, la monnaie ne s'appelle pas l'euro ! Sans commentaires...

Cette immédiateté a-t-elle une conséquence sociale et politique ?

Je m'interroge sur ce que cela va donner dans dix ou vingt ans. Je ne dis pas que le niveau global d'instruction et d'éducation de la population a chuté, au contraire. Mais le niveau de formation à l'issue de l'enseignement secondaire est occupé à chuter. Je ne crois pas que l'on assiste à un effondrement de l'esprit public, le problème n'est pas là. Notre époque tire les bénéfices de l'ouverture individualiste des esprits, de l'ouverture des savoirs et de la découverte du monde qu'internet a incontestablement favorisées, et avant lui, la télévision. Ce que je cible, c'est la question de la culture et de l'apprentis-

sage. Et je ne serais pas surpris que cela finisse par avoir des effets politiques. Pour simplifier : le jour où presque plus personne ne sait lire Marx, on perd une certaine capacité de résistance politique, sociale, syndicale. Je n'aimerais pas qu'on en arrive là. ■

Propos recueillis par
W. B. ET C. D. P.

LES PROFESSEURS

**Jacques Bude,
Jacques Nagels,
Robert Devleeshouwer**

Étudiant à l'ULB, Vincent de Coorebyter a été marqué par le brio de Pierre Verstraeten, redoutable professeur de philosophie et ami de Sartre. Mais c'est sur un trio de professeurs de culture marxiste qu'il s'étend : « Jacques Bude, qui donnait un formidable cours de psychologie sociale sur la naissance et les modes d'imposition des idées dominantes dans une perspective globalement matérialiste ; Jacques Nagels, qui était un économiste marxiste orthodoxe et un remarquable pédagogue de l'histoire de la pensée économique ; et puis Robert Devleeshouwer, qui donnait un cours passionnant d'histoire économique depuis la

Révolution industrielle. Ils m'ont fait découvrir un pan pour moi totalement insoupçonné de la pensée. Par mes lectures, j'étais plutôt lancé vers des théories globalement idéalistes et assez peu critiques. C'est ce qui est naturellement le plus présent dans des bibliothèques, je dirais, « petites-bourgeoises ». Et là, tout à coup, il y a eu une piqûre de réalité, une plongée dans la prégnance du fait économique et son caractère souvent décisif, sans que je me sois jamais senti à l'aise avec le déterminisme marxiste ou l'idée que tout relève de l'économie. Cela m'a été très utile quand j'ai dirigé le Crisp, où j'ai été amené à redécouvrir et à utiliser la notion de domination pour essayer de comprendre les phénomènes politiques, notamment le jeu des clivages. »

L'OBJET**« La nausée »**

Vincent de Coorebyter est un des meilleurs spécialistes mondiaux de Sartre. Ses deux ouvrages, *Sartre face à la phénoménologie* (Ousia, 2000) et *Sartre avant la phénoménologie* (Ousia, 2005), font référence. Il est par ailleurs un des directeurs scientifiques de la revue annuelle *Études sartriennes*, éditée par Garnier depuis 2016. Son premier contact avec l'œuvre de Sartre remonte à 1976, quand il a acheté *La nausée*, dans une version de poche - un volume « Folio » qu'il possède toujours. Il a la modestie d'avouer qu'à l'époque, il n'avait pas entièrement compris le propos... « J'ai par rapport à Sartre une distance critique assez grande. C'est une source de débat avec mes amis sartriens, parce qu'un certain nombre de choses ne me convainquent pas. Malgré la distance critique que j'essaye de conserver, je garde un intérêt et un plaisir pour Sartre, parce que c'est un auteur considérable, d'une grande intelligence, qui a lu et ingéré des bibliothèques entières. C'est infini. On peut y consacrer une vie entière sans repasser par les mêmes points. Ce qui garde un intérêt, c'est de découvrir à

travers lui des idées, des angles de vue, des analyses auxquels on n'aurait pas eu accès autrement et d'éventuellement être ébloui par ce qu'il y a de plus porteur. Mais ce qui reste pour moi essentiel, c'est le plaisir de la discipline intellectuelle, de se colleter aux textes. Et de les interpréter de manière exacte. »

LE MENTOR**Xavier Mabille**

Parmi ses mentors, Vincent de Coorebyter cite en premier lieu Xavier Mabille, l'ancien directeur général du Crisp, disparu en 2012. « Le Crisp avait une culture d'association très forte, avec un président directeur général, Xavier Mabille, charismatique, d'une formidable érudition, chaleureux, avec lequel il était très motivant de travailler, et des collègues qui sont devenus et restés des amis. Si je ne l'avais pas découvert lors de mon service civil, avec ses qualités humaines, cette modestie, cette ouverture, assorties d'un savoir encyclopédique et d'une mémoire phénoménale, d'une rigueur sans failles dans le raisonnement et dans l'information, je n'aurais pas fait la carrière que j'ai faite au Crisp. »

Vincent de Coorebyter

Vincent de Coorebyter est né en 1960, dans une famille francophone de Flandre. Philosophe de formation, il a dirigé durant 14 ans le Centre de recherche et d'information sociopolitiques (Crisp). Depuis 2013, il est professeur à l'ULB, titulaire de la chaire de philosophie sociale et politique contemporaine. Il est par ailleurs membre de la classe des lettres et des sciences morales et politiques de l'Académie royale.